

# Bulletin Baudelairien



Peint et Gravé par Manet 4662.

Imp. A. Salmon.

Comité de rédaction:

Margaret Miner, Luigi Monga  
James S. Patty, Claude Pichois.  
Secrétaire: Robert Daniel.

Directeur du Centre W. T. Bandy d'Études Baudelairiennes:

Claude Pichois.

Veillez adresser toute correspondance au

BULLETTIN BAUDELAIRIEN  
Vanderbilt University  
P. O. Box 6325, Station B  
Nashville, Tennessee 37235, U.S.A

L'augmentation du coût de l'impression et des frais postaux nous oblige à augmenter le prix de l'abonnement. Le *Bulletin baudelairien* continuera à offrir à ses abonnés le recensement bibliographique annuel ainsi qu'une série d'études.

Abonnement annuel:      Amérique du Nord - \$10.00  
  Autres continents - \$14.00

Le montant de l'abonnement doit être adressé, soit par chèque, soit par mandat, au BULLETTIN BAUDELAIRIEN.

Les fascicules des années 1989 et 1990 sont en vente à la  
Librairie Jean Touzot, 38 rue Saint-Sulpice, 75006 Paris.

# Bulletin Baudelairien

Décembre 1990

Tome 25, n° 2

## SOMMAIRE

- BAUDELAIRE À LA COMÈTE . . . . . 49  
*par Graham ROBB*
- D'UN NERVAL À L'AUTRE: UNE SOURCE DE  
«COMMENT ON PAIE SES DETTES  
QUAND ON A DU GÉNIE» . . . . . 54  
*par Michel BRIX*
- BAUDELAIRE ET OURLIAC EN 1845 . . . . . 59  
*par Robert DANIEL*
- LA PREMIÈRE REPRODUCTION DES «CHATS»  
(10 DÉCEMBRE 1847) . . . . . 63  
*par Graham ROBB*
- ÉMILE DESCHAMPS ET BAUDELAIRE:  
UNE LETTRE RETROUVÉE DE BAUDELAIRE . . 67  
*par Claude PICHOLS*
- BAUDELAIRE ET WAGNER: UN THYRSE ABSENT . . . 70  
*par Margaret MINER*
- SERPENTS ET POISON: À PROPOS  
D'UNE CITATION D'ÉLIEN . . . . . 75  
*par Jacques DUPONT*
- SUR LA SCOLARITÉ PARISIENNE  
DE BAUDELAIRE . . . . . 80  
*par Claude PICHOLS et Jean ZIEGLER*
- LES PUBLICATIONS DU CENTRE . . . . . 83

## SIGLES

Paris, lieu d'édition, n'est pas mentionné.

*Buba* *Bulletin Baudelairien*

*CPI* Baudelaire, *Correspondance*, 2 vol., éd. Claude Pichois et Jean Ziegler, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1973.

*LAB* *Lettres à Charles Baudelaire*, éd. Claude et Vincenette Pichois, Neuchâtel, Éditions de La Baconnière, «Études Baudelairiennes» IV-V, 1973.

*OC* Baudelaire, *Œuvres complètes*, 2 vol., éd. Claude Pichois, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1975-1976.

## BAUDELAIRE À LA COMÈTE

On connaît l'admirable autoportrait en pied que Baudelaire dessina à l'aquarelle sous l'influence du haschisch. Il se représente de profil, deux fois plus grand que la colonne Vendôme. Enveloppé dans un manteau noir dont le col est relevé, coiffé d'un chapeau haut de forme, les mains dans les poches, il fume un cigare. La nuit est tombée, mais on distingue, à gauche de la colonne, le soleil levant<sup>1</sup>.

Baudelaire, jeune dandy, se métamorphose ainsi en un des héros de *La Comédie humaine*: Henri de Marsay, lequel, au contraire de Samuel Cramer, éprouve, «à l'air frais du matin», «cette jouissance égoïste du cigare et des mains dans les poches, dont parle quelque part notre grand romancier moderne», Balzac<sup>2</sup>.

L'aquarelle appartenait à Charles Cousin, qui en raconte l'histoire dans le volume de *Souvenirs* édité par René Pincebourde en 1872:

Nous avons pris rendez-vous un jour d'hiver, Baudelaire et moi, pour goûter en compagnie de notre hôte du grenier [Louis Ménard], les voluptés du haschisch [sic], alors peu connu à Paris. C'est sous l'influence de cette pommade verdâtre, et en attendant l'extase promise, que le futur auteur des «Paradis artificiels», dessina pour moi ce portrait en pied. [...]<sup>3</sup>.

Malheureusement, Cousin ne donne aucune indication précise sur la date du portrait qu'on a toujours assigné à 1844 environ. Il existe pourtant, pour guider les chercheurs, un signe céleste: au-dessus de la colonne Vendôme, Baudelaire a dessiné une comète. Elle s'identifie

sans doute avec la Grande Comète, remarquable par son éclat comme par la longueur de sa queue, qui apparut dans le ciel au début de 1843. C'est celle que l'on voit dans une célèbre caricature de Hugo par Daumier, publiée dans *Le Charivari* du 31 mars 1843:

Hugo, lorgnant les voûtes bleues,  
 Au Seigneur demande tout bas  
 Pourquoi les astres ont des queues  
 Quand *Les Burgraves* n'en ont pas.

La dernière comète facilement visible à l'œil nu avait paru en 1811. Après celle de 1843, il faudra attendre la comète de Donati en 1858. La comète de Halley avait reparu en 1835-1836, mais elle fut moins brillante que celles de 1811, 1843 et 1858.

Cousin affirme que l'expérience du hachisch eut lieu «un jour d'hiver». On peut donc dater l'autoportrait de janvier ou de février 1843, c'est-à-dire d'un jour qui suivit de peu l'installation des Aupick, place Vendôme, à la fin de 1842.

Cette comète, qui illumine un coin obscur de la chronologie baudelairienne, avait-elle une signification pour le dessinateur? Revenu récemment de l'Océan Indien, Baudelaire voyait peut-être une image de lui-même dans cet astre errant. On pourrait même attribuer un sens biblique à l'étoile qui, venant de l'Orient, plane au-dessus de la maison de sa mère et de son beau-père. Sous l'influence du hachisch, «tous les objets environnants sont autant de suggestions». Comme le hachischin des *Paradis artificiels*, le jeune poète ambitieux, optimiste, n'aurait-il pu émettre en 1843 ce propos digne d'un Henri de Marsay: «Il est possible que j'aie mal diné, mais je suis un Dieu»<sup>4</sup>?

GRAHAM ROBB

#### Notes

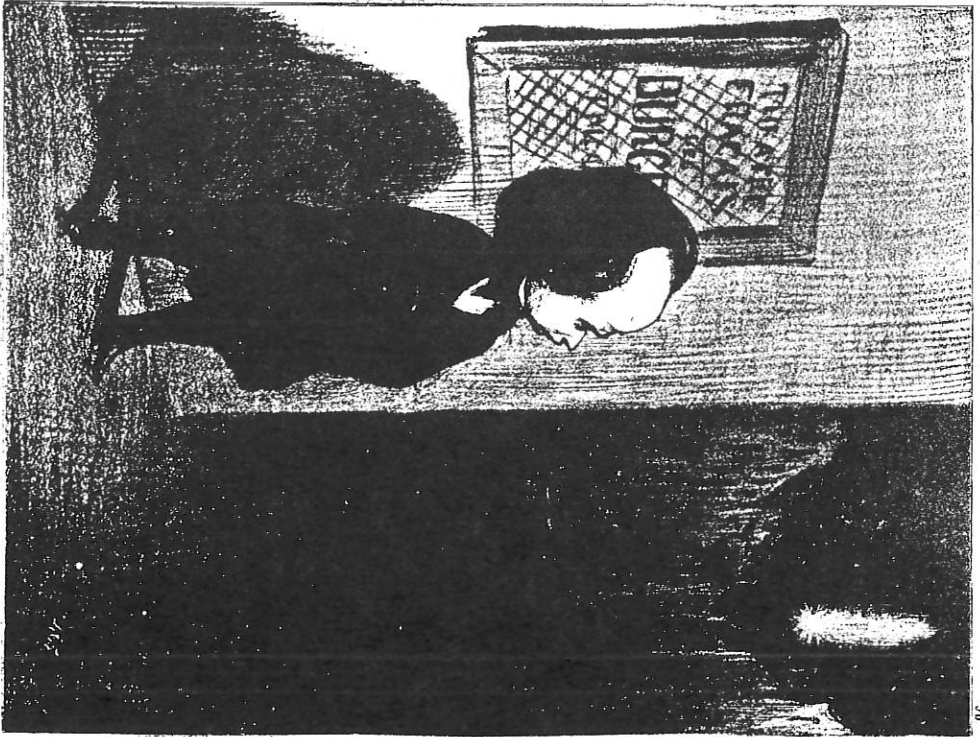
1. *Iconographie de Charles Baudelaire*, recueillie et commentée par Claude Pichois et François Ruchon (Genève, Pierre Cailler, 1960), planche 5 et p. 25-26.

2. *La Fanfarlo*, dans *OC*, I, 578. Baudelaire fait allusion à *La Fille aux yeux d'or*.

3. *Charles Baudelaire. Souvenirs, correspondances, bibliographie, suivie de pièces inédites* (Paris, chez René Pincebourde, 1872), p. 13.

4. *OC*, I, 436-437.

CARICATURES DU JOUR.

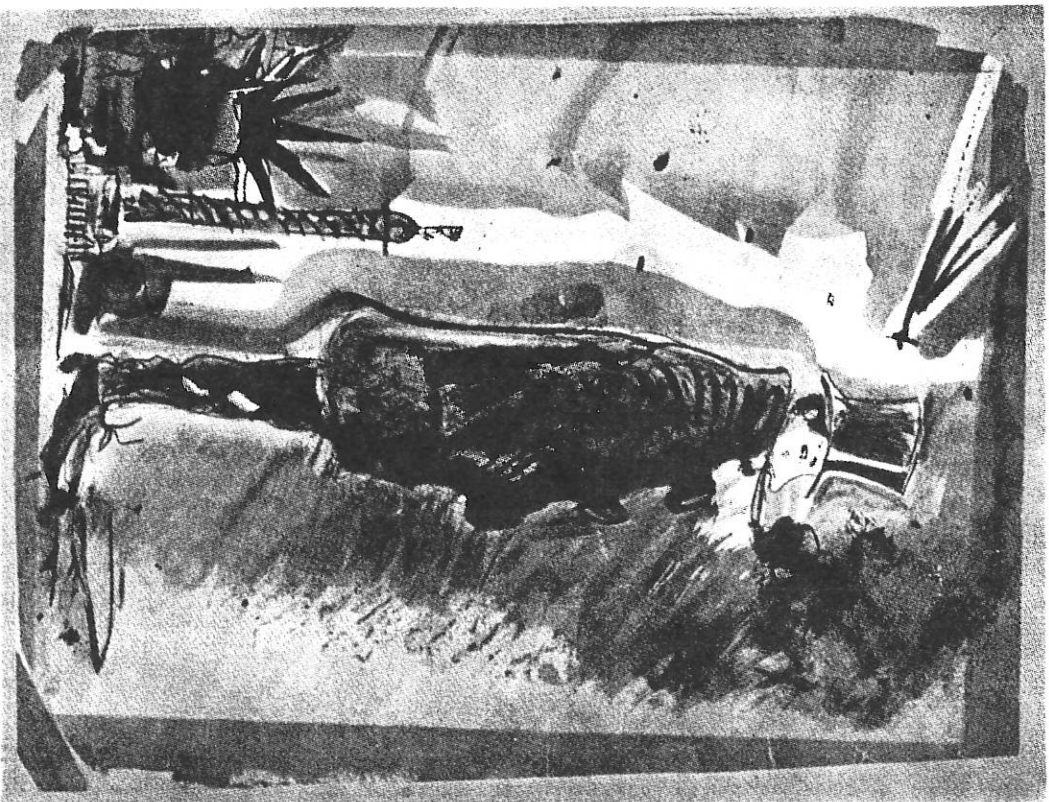


Hugo, jorjant: Les voutres bleues  
 au Seigneur demande: tout bas  
 Pourquoi les autres ont des queues  
 Quand les Bourgeois n'en ont pas.

Caricature de Hugo, jorjant.

Caricature de Hugo, jorjant.

Caricature de Hugo, jorjant.



## D'UN NERVAL À L'AUTRE

Une source de «Comment on paie ses dettes  
quand on a du génie»

Pour avoir été discrète (on ne compte que deux lettres de Baudelaire à Nerval, et on n'en connaît aucune dans l'autre sens)<sup>1</sup>, la relation Nerval-Baudelaire n'est cependant pas de celles qui se laissent reléguer dans les oubliettes de l'histoire littéraire. L'un des premiers, sinon le premier parmi les contemporains de Gérard, Baudelaire sut reconnaître, et dire, l'intelligence et la lucidité d'un écrivain dont les plumes les moins malveillantes ne distinguaient que l'aimable talent de conteur. Le jugement apparaît dans un passage, souvent cité, de la préface de 1856 aux *Histoires extraordinaires* de Poe:

Qui ne se rappelle les déclamations parisiennes lors de la mort de Balzac, qui cependant mourut correctement? – Et plus récemment encore, – il y a aujourd'hui, 26 janvier, juste un an, – quand un écrivain d'une honnêteté admirable, d'une haute intelligence, et qui fut toujours lucide, alla discrètement, sans déranger personne, – si discrètement que sa discrétion ressemblait à du mépris, – délier son âme dans la rue la plus noire qu'il pût trouver, – quelles dégoûtantes homélies! quel assassinat raffiné!?

Ce salut d'un vivant à un mort, qui réunit Baudelaire et Nerval, fait honneur au génie critique du traducteur de Poe. Pourtant, la relation entre les deux écrivains n'avait pas débuté sous de bien favorables auspices, et la première appréciation de Nerval par Baudelaire était beaucoup moins flatteuse que le jugement de 1856. Près de onze ans plus tôt, en effet, le 24 novembre 1845, était paru anonymement dans *Le Corsaire-Satan* un article intitulé «Comment on paie ses dettes quand on a du génie». Le texte est bien de Baudelaire: celui-ci le

republie, l'année suivante, dans *L'Écho. Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Musique et Modes* sous la signature «Baudelaire DuFays»<sup>3</sup>. L'article conte une anecdote relative à une importante entreprise de l'éditeur Curmer, *Les Français peints par eux-mêmes*, dont les neuf volumes parurent de 1839 à 1842 et bénéficièrent de collaborations prestigieuses: Balzac, Nodier, Janin, Dumas, Gavarni,...<sup>4</sup> Balzac, précisément, aurait, selon l'auteur de «Comment on paie ses dettes», suggéré à Curmer de lui commander, au cours de l'été de 1839, l'insertion de deux grands articles sur *Les Français peints par eux-mêmes* dans *Le Siècle* et dans le *Journal des Débats*. Le marché conclu, Balzac aurait alors chargé Édouard Ourliac et Théophile Gautier, pour une somme dérisoire en regard de ce qu'il avait reçu de Curmer, de rédiger les articles. Le texte demandé à Ourliac parut le surlendemain dans *Le Siècle*, mais, ajoute Baudelaire:

[...] il n'était signé ni du petit homme [Ourliac] ni du grand homme [Balzac], mais d'un troisième nom bien connu dans la Bohème d'alors pour ses amours de matous et d'Opéra-Comique<sup>5</sup>.

L'allusion ne peut guère viser que Gérard de Nerval. Du reste, ce sont bien les initiales de ce dernier qui signent l'article du 2 septembre 1839<sup>6</sup>. Mais d'où Baudelaire tire-t-il pareille évocation de Gérard? Si les «amours d'Opéra-Comique» évoquent sans doute la figure de Jenny Colon, disparue en 1842, les «matous», en revanche, paraissent plus familiers au futur auteur des *Fleurs du Mal* qu'au traducteur de *Faust*. – De cette petite énigme, les œuvres d'Arsène Houssaye pourraient livrer le mot. En 1839, Houssaye publia pour la première fois un long poème intitulé *Les Belles Amoureuses*<sup>7</sup>, qui évoquait la «Bohème du Doyenné»: on sait qu'autour de 1835, ladite «Bohème» aurait réuni Gautier, Gérard, Houssaye et plusieurs jeunes peintres dans un logement

commun, proche de l'arc de triomphe du Carrousel. Or, ce poème faisait de Gérard le portrait suivant:

Et Gérard survenant s'asseyait près de nous,  
Et le chat en gâté sautait sur ses genoux.  
– D'où vous vient, ô Gérard, cet air académique?  
Est-ce que les beaux yeux de l'Opéra-Comique  
S'allumeraient ailleurs? *la Reine de Saba*,  
Qui depuis deux hivers dans vos bras se débat,  
Vous échapperait-elle ainsi qu'une chimère?  
Et Gérard répondait: – Que la femme est amère!

Certes, Baudelaire a pu ne pas lire, en 1839, la cinquième livraison de l'éphémère recueil des *Belles Femmes de Paris et de la province*. Mais les occasions de découvrir les vers de Houssaye n'ont, dans la suite, point manqué. Celui-ci s'attachait en effet à construire sa légende autour de l'épisode de la «Bohème du Doyenné» et n'était donc pas avare des republications de son poème. Le 7 mars 1841, par exemple, peu après l'internement de Nerval, Houssaye reproduit de larges extraits des *Belles Amoureuses* (parmi lesquels les vers relatifs à Gérard), sous le titre *Le Beau Temps des poètes*: il fait ainsi écho à l'article paru dans le *Journal des Débats* du 1<sup>er</sup> mars précédent, dans lequel Jules Janin, annonçant au tout-Paris la «folie» de Gérard de Nerval, avait cité, sans les nommer, deux amis du poète qui avaient vécu «[...] sous le même toit [que Gérard], dans la même mansarde changée en palais». Houssaye ne laissa point passer l'occasion de se faire connaître pour l'un de ces «amis»<sup>8</sup>. La même année, *Le Beau Temps des poètes* figure aussi dans le recueil des *Sentiers perdus*<sup>9</sup>, lequel recueil constitue la première édition collective des poésies de Houssaye. – Le fait qu'en 1846 Baudelaire parle de Nerval en s'inspirant des *Belles Amoureuses* ou du *Beau Temps des poètes*, témoigne clairement de la fortune – décisive pour la compréhension des œuvres

majeures de Nerval – des vers de Houssaye, qui ont contribué à créer (s'ils n'ont pas créé de toutes pièces) l'image de Gérard amoureux transi d'une actrice. À partir de 1839, Nerval a vu son personnage public enfermé dans une représentation<sup>10</sup> dont ses dernières œuvres ont dû tenir compte: ainsi *La Bohème galante* cite les vers des *Belles Amoureuses* qui le concernent, tandis que les premières lignes de *Sylvie* peignent le narrateur souffrant d'une comédienne. Et, en 1855, les articles nécrologiques, au premier rang desquels ceux de Houssaye, renchéiront sur le thème de l'actrice.

Jusqu'à une époque très récente, la postérité a tous jours avalisé et n'a jamais remis en question l'image de Nerval transmise par la «petite» histoire littéraire. L'autre Nerval, le vrai, est pourtant sans commune mesure avec Houssaye et ses anecdotes. – Baudelaire n'a pas attendu un siècle pour le constater.

MICHEL BRIX

#### Notes

1. Pour un exposé, et une analyse, plus complets des rapports Nerval-Baudelaire, il y a lieu de consulter l'article de Claude Pichois, «Nerval figure emblématique de l'univers baudelairien», *Biba*, X, n° 2 (hiver 1975), 11-16.
2. OC, II, 306.
3. L'article paraît dans *L'Écho* du 23 août 1846 et se trouve reproduit dans les numéros des 24, 25 et 26 août. Voir OC, II, 6-8 et 1080-1083.
4. Nerval, lui non plus, ne resta point étranger aux Français: en 1840, le volume du *Prisme* (supplément aux *Français*) inséra un texte intitulé «Les Banquets d'anciens écoliers» et signé «ALOYSIUS», – texte que les tables du même volume attribuent à «Gérard de Nerval». Voir Nerval, *Œuvres complètes*, t. I, éd. Jean Guillaume et Claude Pichois (Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1989), p. 527-529 et 1703-1704.

5. OC, II, 8. À noter que l'autre article sur *Les Français* parut, non dans le *Journal des Débats*, mais dans *La Presse*, le 11 septembre 1839, sous la signature de Théophile Gautier.
6. Voir Nerval, *Œuvres complètes*, t. I, 480-486 et 1689-1692.
7. Voir les pages 74-78 du recueil *Les Belles Femmes de Paris et de la province* (Paris, Au bureau, rue Christine, 1840); la livraison contenant le poème de Houssaye a paru le 21 septembre 1839. Voir aussi, de Jean Guillaume, *Aux origines de «Pandora» et d'«Aurélia»* (Namur, Presses Universitaires, «Études nervaliennes et romanesques» V, 1982), p. 40.
8. «Jules Janin rappelle un beau temps où Gérard de Nerval et deux autres poètes ont vécu sous le même toit "au jour le jour, acceptant avec reconnaissance, avec amour, chacune des belles heures de la jeunesse tombées du sein de Dieu". L'un de ces deux poètes a été pour Gérard un frère de chaque jour, un ami de chaque heure. L'autre ne peut pas s'honorer d'un pareil titre, mais du moins il a aimé Gérard avec tout l'abandon et le bonheur de la jeunesse. Ces amitiés-là ne sont pas si communes qu'on ne puisse les citer pour l'honneur des lettres. Nous enregistrions un précieux souvenir littéraire, en donnant dans *l'Artiste* ces vers, écrits l'an dernier [sic], sur la communauté poétique qui a existé entre les trois amis». Suit *Le Beau Temps des poètes*. Le deuxième ami est évidemment Gautier.
9. Paris, Paul Masgana, 1841, p. 78-83. (Volume enregistré le 19 juin 1841 dans la *Bibliographie de la France*.)
10. Des éditions collectives des œuvres poétiques de Houssaye ont encore paru en 1850 (Paris, Charpentier; volume enregistré le 14 juillet 1849 dans la *Bibliographie de la France*) et en 1852 (Paris, Victor Lecou; volume enregistré dans la *Bibliographie de la France* du 6 décembre 1851). *Les Belles Amoureuses* appartiennent à ces deux éditions, et portent cette fois le titre *Vingt ans* (voir les pages 41-45 de l'édition de 1850 et 84-88 de l'édition de 1852). À noter enfin que, peu avant la publication du volume Charpentier, la *Revue pittoresque* (périodique acheté en 1848 par Houssaye et Sartorius) publia en juillet 1849 divers fragments du recueil à paraître, parmi lesquels *Vingt ans*.

## BAUDELAIRE ET OURLIAC EN 1845

L'article de Baudelaire publié anonymement dans *Le Corsaire-Satan* du 24 novembre 1845, «Comment on paie ses dettes quand on a du génie», contient une attaque contre Nerval dont Michel Brix vient d'éclaircir une allusion. Il contient aussi une attaque contre Ourliac, autre «nègre» de Balzac en cette circonstance:

[Balzac] avisa un petit jeune homme à la physionomie hargneuse et spirituelle, qui lui avait fait naguère une ébouriffante préface pour la *Grandeur et décadence de César Biroletan*, et qui était déjà connu dans le journalisme pour sa verve bouffonne et quasi impie; le pléisme ne lui avait pas encore rogné les griffes, et les feuilles bigotes ouvert leurs bienheureux éteignoirs<sup>1</sup>.

Il fallait que ce jour-là Baudelaire fût d'une méchante humeur car dans les «Conseils aux jeunes littérateurs», publiés dans *L'Esprit public* du 15 avril 1846 et – notons-le – signés, Ourliac était classé parmi les écrivains «distingués» et «conscientieux»<sup>2</sup>. Plus tard, dans une note autobiographique qu'on peut dater de 1860 environ, il tiendra à honneur d'avoir compté Ourliac, Nerval et Balzac parmi ses premières relations littéraires<sup>3</sup>.

La phrase de Baudelaire se divise en deux parties, articulées autour du point-virgule qui sépare l'adjectif «impie» du substantif «le pléisme». Cette structure est censée refléter la carrière d'Ourliac. La première partie fait référence à des événements qui ont précédé le moment où se passe l'anecdote; la deuxième anticipe ce qui se passera par la suite («pas encore»). Il faut remarquer le sens particulier que Baudelaire donne au mot «piétisme», qui, sous sa plume, signifie piété affectée, excessive, sens qui ne semble pas attesté à l'époque<sup>4</sup>.



Louis Veuillot avait, en effet, ramené Ourliac à la religion de son enfance, au moment où l'écrivain voltairien se mariait (avril 1842). Le 9 septembre 1842 la signature d'Ourliac apparaît pour la première fois dans *L'Univers*, la «feuille bigote» que Veuillot dirigeait d'une main ferme et même rude. On ne saura jamais si cette conversion fut due à un élan spontané ou si Ourliac se réfugiait dans l'Église parce qu'il voyait son talent et sa santé en déclin. Les voies du Seigneur sont impénétrables. Baudelaire n'avait d'ailleurs peut-être pas tort de préférer la première manière d'Ourliac, marquée au coin d'une fine satire, parfois piquante.

C'est dans *L'Univers* du 11 novembre 1847 que sera publié le dernier article d'Ourliac, qui allait mourir le 31 juillet 1848.

L'«ébouriffante préface» à laquelle Baudelaire fait allusion appartient, bien entendu, à la première manière. Balzac devait publier son roman par livraisons dans le *Figaro. Journal-livre*, dont Alphonse Karr était le directeur<sup>5</sup>. Ce roman fut annoncé plusieurs fois en 1837, mais sans que réalisation s'ensuivît; puis, le 15 août, *Figaro. Journal-livre* cesse de paraître. Quand le *Figaro* reparait le 15 octobre 1837, il n'a plus son sous-titre et appartient à un nouveau propriétaire, l'imprimeur Boulé, mais il continue de promettre *César Birotteau*. Finalement, au mois de décembre 1837, l'*Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau* [...] fut publié en deux volumes par Boulé<sup>6</sup>; celui-ci l'offrait à titre de prime à ceux qui prendaient ou renouvelleraient un abonnement, soit au *Figaro*, soit à *L'Estafette*, autre publication périodique dont il était propriétaire.

Ourliac publie dans le *Figaro* du 15 décembre 1837 un article intitulé «Malheurs et aventures de César Birotteau avant sa naissance». Il y raconte la composition du roman «en vingt jours» en commençant par le manuscrit indéchiffrable qui va passer par plusieurs jeux d'épreuves sur lesquelles Balzac fait sans fin des ratures et des ajouts

illisibles; toute l'entreprise est soumise à une suite de désastres (pages volées ou perdues, effondrement de l'atelier et ainsi de suite). Cet article fut reproduit dans la première édition de *César Birotteau*, non pas en préface, mais en *postface*. Les éditions suivantes ne contiendront plus ce texte.

En 1837-1838, Baudelaire est en rhétorique. Certes, il s'intéresse à la littérature, il lit Hugo et Sainte-Beuve. Mais nulle trace d'une lecture de Balzac à cette époque.

On peut penser, avec Graham Robb, qu'Ourliac aurait pu fournir les détails de cette anecdote à Baudelaire avant le départ de celui-ci pour l'Inde<sup>7</sup>. Ourliac fut des amis de Nerval et de Gautier à cette époque et était bien placé pour connaître toute l'histoire. D'ailleurs, dans *Le Corsaire-Satan* du 1<sup>er</sup> décembre 1846, on cite Ourliac comme source d'une autre anecdote sur Nerval qui date de la même époque<sup>8</sup>. On sait qu'après s'être joint à *L'Univers*, Ourliac rompit avec ses anciens amis<sup>9</sup>. Puis, au mois d'août 1845, souffrant et très malade, Ourliac arrête presque toute activité littéraire et s'absente de Paris pendant plusieurs mois. Est-il possible que, piqué par la rupture, Baudelaire profite de l'absence d'Ourliac pour tirer quelque avantage de l'anecdote qu'il tient de lui et, par la même occasion, pour railler la «conversion» de son ancien ami, qu'il considère malvenue?

Il n'est pourtant pas exclu que Le Poitevin Saint-Alme, le capitaine qui régnait sur l'équipage du *Corsaire-Satan*, et qui n'aimait plus guère Balzac, son ancien ami et collaborateur, ait soufflé cette anecdote à l'auteur de «Comment on paie ses dettes quand on a du génie».

ROBERT DANIEL

Notes

1. OC, II, 7-8.

2. OC, II, 17.

3. Le nom de Veulliot figure aussi dans la note autobiographique dont l'autographe a enfin reparu en 1989 (voir *OC*, I, 5<sup>e</sup> tirage, 1990, 784 et 1538), mais il a été ajouté par Duranty.
4. Pourtant, un peu plus tard, vers 1854, Maurice La Châtre (*Nouveau dictionnaire universel*, Docks de la Librairie, s.d.) donne cette définition: «Le piétisme est la piété réduite, pour ainsi dire, en système, allié à un grand rigorisme religieux, mais souvent aussi ravalée jusqu'à n'être plus qu'une pratique minutieuse ou une simple apparence extérieure». Sur la date de ce dictionnaire, voir Pierre Enckell, «Baudelaire, Watrison et Levallois», *Buba*, XIII, n° 1 (été 1977), 10-14.
5. Sur la composition du *Figaro. Journal-livre*, voir Claude Wilkowski, «Le supplément littéraire détachable», *Revue de la Bibliothèque Nationale*, n° 9 (septembre 1983), 3-11. Sur la publication du roman de Balzac par le *Figaro*, voir les commentaires de René Guise dans *La Comédie humaine*, t. VI, éd. Pierre-Georges Castex (Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1977), p. 1125-1130.
6. Paris, chez l'éditeur [3, rue Coq-Héron], 1938. (Édition annoncée dans le *Figaro* du 15 décembre 1837 et enregistrée dans la *Bibliographie de la France* du 6 janvier 1838.)
7. Graham Robb, *Baudelaire lecteur de Balzac*, José Corti, 1988, p. 142.
8. L'anecdote concerne une visite de Nerval chez Ourliac au moment où celui-ci est en train de composer *Les Noces d'Eustache Plumet* pour *La Caricature*, où elles paraissent du 29 septembre 1839 au 16 février 1840. Le texte du *Corsaire-Satan* se termine ainsi: «M. Édouard Ourliac ne raconte jamais cette histoire sans rire aux éclats».
9. Voir Arsène Houssaye, «Édouard Ourliac», *L'Artiste*, 1<sup>er</sup> janvier 1849, p. 135; notice reproduite dans ses *Confessions: souvenirs d'un demi-siècle 1830-1880*, 6 vol., E. Dentu, 1885-1890, t. I, p. 368-374.

## LA PREMIÈRE REPRODUCTION DES «CHATS» (10 DÉCEMBRE 1847)

Dans les années 1840, seulement quatre poèmes différents paraissent sous le nom de Baudelaire. En excluant les vers qu'il n'a pas signés, on peut résumer ainsi ses publications poétiques avant 1850:

- 25 mai 1845, *L'Artiste*: «À une Créole» [= «À une dame créole»]  
6 septembre 1846, *L'Artiste*: «L'Impénitent» [= «Don Juan aux enfers»]  
13 décembre 1846, *L'Artiste*: «À une Indienne» [= «À une Malabaraise»]  
14 novembre 1847, *Le Corsaire*: «Les Chats», dans un feuillet de Champfleury.

Novembre 1848, *Revue de Belgique*: «Les Chats», cités en note par Edouard Wacken dans un article sur «La nouvelle école parisienne».

Rappelons que Jean Ziegler a démontré que «Le Vin de l'assassin» ne parut pas, comme on l'avait cru, dans *L'Écho des marchands de vin*<sup>1</sup>.

Il faut maintenant ajouter à cette liste une autre publication des «Chats». Ce sonnet, l'un des poèmes les plus célèbres de Baudelaire de son vivant, et, hélas! de notre temps, parut dans *Le Voleur* du 10 décembre 1847 (20<sup>e</sup> année, n° 68, p. 504)<sup>2</sup>. Il figure dans un feuillet de Champfleury: *Le Chat Troit* (p. 503-505). C'est ce texte que *Le Corsaire* avait publié dans son numéro du 14 novembre 1847 et qui, modifié, prendra place dans *Les Aventures de Mademoiselle*

*Mariette* en 1853. Il s'agit donc de la première reproduction d'un poème de Baudelaire.

Le texte du sonnet est celui du *Corsaire*, à trois exceptions près. Au deuxième vers, il manque une virgule après «saisons». Deux virgules s'ajoutent au neuvième vers: «Ils prennent, en songeant, les nobles attitudes». Enfin, le dernier vers se présente ainsi:

Et voilent vaguement leurs prunelles mystiques.

«Et voilent» pour «Étoilent» constitue évidemment une coquille. Il est néanmoins intéressant de noter que le typographe a involontairement banalisé ce vers en retrouvant l'image conventionnelle d'yeux «voilés».

C'est dans cette revue que la poésie de Baudelaire aura atteint son plus grand public avant la publication de dix-huit *Fleurs du Mal* dans la *Revue des Deux Mondes* en 1855. *Le Volleur*, fondé par Émile de Girardin le 5 avril 1828, connut immédiatement un grand succès. Il reproduisait des articles et des nouvelles qui avaient paru dans d'autres journaux – notamment des extraits de romans de Balzac –, mais il publiait également des textes inédits et possédait ses propres critiques et chroniqueurs. En 1848 encore, il peut se vanter d'être «le Répertoire littéraire le plus riche, le plus varié, le plus complet» (*Le Volleur*, 5 janvier 1848).

Trop fidèle à son titre, *Le Volleur* «attira quelques procès de propriété littéraire à son éditeur» (P. Larousse, *Grand Dictionnaire universel*). À l'époque où «Les Chats» y paraissent, Félix Tournachon, qui ne signe pas encore Nadar, menace *Le Volleur* de poursuites judiciaires, la revue ayant reproduit un feuilleton de lui – «Le Terme sec. Souvenirs d'un médecin» – en opérant des suppressions non autorisées par l'auteur<sup>3</sup>.

Malgré ses procédés abusifs, *Le Volleur* semble quelquefois avoir pris aux riches pour donner aux pauvres.

C'est un des rares périodiques favorables à la génération de Baudelaire et surtout à ceux qui travaillaient alors au *Corsaire*: Henry Murger, Auguste Vitu, Alfred Busquet, Henri Nicolle, Pierre Dupont, Champfleury. On trouve, par exemple, une citation de la *Philosophie de la pantomime* de celui-ci (5 novembre 1846), un compte rendu de *Chien-Caillou* (25 février 1847) et une annonce élogieuse de *Pauvre Trompette!* (10 juillet 1847). Jules Buisson, ami de Baudelaire au temps de l'École normande, insère dans le numéro du 15 août 1847 un article anonyme sur les *Fables* d'Ernest Prarond; il signale «la perfection de la forme poétique» et les eaux-fortes du recueil, lesquelles sont dues à... Jules Buisson<sup>4</sup>.

Citons enfin deux autres textes d'un intérêt baudelairien. Les 5, 10 et 15 juin 1848, *Le Volleur* reproduit la traduction du «Scarabée d'or» d'Edgar A. Poé (*sic*) qu'Isabelle Meunier avait publiée dans *La Démocratie pacifique* en mai 1848. Plus tard, le 5 mars 1852, Charles Asselineau offre au *Volleur* un long extrait d'une étude importante qui paraîtra en volume en 1855: «Histoire du Sonnet, pour servir à l'histoire de la poésie française».

La bienveillance du *Volleur* envers les jeunes écrivains ne fait que souligner la réticence de Baudelaire poète, qui n'apparaît, d'ailleurs, que comme un personnage dans le texte d'un ami, et dont le poème le plus souvent reproduit célèbre les délices de l'obscurité.

GRAHAM ROBB

#### Notes

1. «Le Vin de l'assassin»: 1848?», in *Du romantisme au surnaturalisme. Hommage à Claude Pichois* (Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1985), p. 189-197.

2. Voici le titre complet du journal en 1847 (le sous-titre varie): *Le Volant. Le Cabinet de lecture. Le Cercle et la Gazette des Familles, revues des Journaux français et étrangers.*
3. Ce feuilleton paraît dans le numéro du 25 août 1846 et dans les deux numéros suivants. Il sera réimprimé, *in toto*, le 15 novembre 1846.
4. Ce compte rendu, signé «X.», est attribué à Buisson par Prarond dans la préface d'*À la chute du jour* (Alphonse Lemerre, 1876), p. v.

## ÉMILE DESCHAMPS ET BAUDELAIRE

### une lettre retrouvée de Baudelaire

La «Bibliothèque Émile Deschamps» – «livres anciens, éditions originales et autographes du 19<sup>e</sup> siècle, partitions musicales» – a été dispersée à Rouen, en vente publique, le 20 juin 1990, par les soins de Maître Christian Denesle, MM. Claude Guérin, Dominique Courvoisier et Alain Nicolas étant experts. Le numéro 86 contient une lettre de Baudelaire au burgrave du romantisme, datée du 25 août 1857. Le texte est reproduit en fac-similé. Il était inconnu jusqu'alors, bien que la correspondance échangée entre Baudelaire et Deschamps prouvât l'existence de cette lettre.

Le 20 août 1857, de Versailles, Deschamps écrivait à Baudelaire qu'il avait reçu le recueil des *Articles justificatifs* et qu'il lui envoyait «quelques pauvres vers», achevés quand lui parvint la brochure. Ces vers: «*Sur Les Fleurs du Mal*. A quelques censeurs», constituent un nouveau témoignage en faveur de la pureté des intentions poétiques de Baudelaire<sup>1</sup>. Le 27 août, Deschamps autorise celui-ci à les reproduire<sup>2</sup>. Manquait la lettre par laquelle Baudelaire remerciait de l'envoi du poème et sollicitait la permission de le reproduire. Elle ne figurait dans la *Correspondance* de la «Bibliothèque de la Pléiade» que sous la forme d'un «témoin»<sup>3</sup>. En voici le texte.

Mardi 25 août 1857

Vite, avant 4 heures, je vous écris quelques mots, pour vous prouver que je ne suis pas un misérable.

Tous les jours je me disais: *Tu es un misérable*, mais tous les jours étaient remplis par d'insupportables courses.

Je n'ai pas pu résister au désir de jeter vos vers dans une imprimerie (pour la revue *Le Présent*). Ils ne seront composés qu'*après votre consentement*.

Je vous écrirai plus longuement ce soir, et j'aurai le plaisir de vous dire plus à loisir tout ce que vous m'avez inspiré de reconnaissance et aussi de respect pour votre noble génération.

Votre bien dévoué

Ch. Baudelaire

Le poème de Deschamps paraît dans le numéro du *Présent* qui porte la date du 1<sup>er</sup> septembre 1857, en compagnie de l'essai de Baudelaire sur l'essence du rire<sup>4</sup>. Le fascicule a vu le jour à sa date car Deschamps remercie Baudelaire dès le 2 septembre. La rapidité de la composition typographique et de la publication répond bien à l'adverbe qui ouvre la lettre à Deschamps et qui ouvrirait déjà celle que, le 11 juillet précédent, Baudelaire avait adressée à Poulet-Malassis. Il y eut peut-être d'autres lettres écrites par le cadet à l'ainé. Celle que nous produisons permet du moins de substituer un texte à un «témoins». Baudelaire a-t-il écrit «plus longuement» le soir du même jour? Nous en doutons.

Je profite de cette occasion pour corriger une erreur des *Lettres à Charles Baudelaire* où sont reproduites les lettres de Deschamps à Baudelaire, que Joseph Pierre avait publiées dans la *Revue du Berry et du Centre*, fascicule de juillet-septembre 1928. Nous jetions un doute sur l'identité et l'existence de celui-ci, que nous étions tenté de confondre avec Pierre Dufay; d'un Pierre à l'autre...

Joseph Édouard PIERRE est né à Éguzon (Indre) le 3 février 1862 et mort dans sa propriété, le château de Châron, commune de Maillet (Indre), proche de Neuville-Saint-Sépulchre, le 10 mars 1936<sup>5</sup>. Il est l'auteur de plusieurs travaux sur l'histoire et les écrivains de sa région: H. de Latouche et George Sand, Jules Sandeau, Maurice Rollinat.

Il convient donc de corriger les premières lignes de la page 124 des *Lettres à Charles Baudelaire* et de rendre hommage à l'érudit Joseph PIERRE.

CLAUDE PICHOS

Notes

1. Voir *LAB*, p. 125-129.
2. *LAB*, 131-133.
3. *CP1*, I, 423.
4. Sur les trois versions du poème de Deschamps et sur ses publications, voir *LAB*, 129-134.

5. Nous remercions Mme Nicole Patureau, directeur des services d'archives de l'Indre, d'avoir bien voulu nous donner ces indications précises.

Mardi 25 août 1857

Vite, avant 4 heures, je vous écris quelques mots, pour vous prouver que je ne suis pas un misérable.

Tous les jours je me disais: *Tu es un misérable*, mais tous les jours étaient remplis par d'insupportables courses.

Je n'ai pas pu résister au désir de jeter vos vers dans une imprimerie (pour la revue *Le Présent*). Ils ne seront composés qu'*après votre consentement*.

Je vous écrirai plus longuement ce soir, et j'aurai le plaisir de vous dire plus à loisir tout ce que vous m'avez inspiré de reconnaissance et aussi de respect pour votre noble génération.

Votre bien dévoué

Ch. Baudelaire

Le poème de Deschamps paraît dans le numéro du *Présent* qui porte la date du 1<sup>er</sup> septembre 1857, en compagnie de l'essai de Baudelaire sur l'essence du rire<sup>4</sup>. Le fascicule a vu le jour à sa date car Deschamps remercie Baudelaire dès le 2 septembre. La rapidité de la composition typographique et de la publication répond bien à l'adverbe qui ouvre la lettre à Deschamps et qui ouvrirait déjà celle que, le 11 juillet précédent, Baudelaire avait adressée à Poulet-Malassis. Il y eut peut-être d'autres lettres écrites par le cadet à l'ainé. Celle que nous produisons permet du moins de substituer un texte à un «témoins». Baudelaire a-t-il écrit «plus longuement» le soir du même jour? Nous en doutons.

Je profite de cette occasion pour corriger une erreur des *Lettres à Charles Baudelaire* où sont reproduites les lettres de Deschamps à Baudelaire, que Joseph Pierre avait publiées dans la *Revue du Berry et du Centre*, fascicule de juillet-septembre 1928. Nous jetions un doute sur l'identité et l'existence de celui-ci, que nous étions tenté de confondre avec Pierre Dufay; d'un Pierre à l'autre...

Joseph Édouard PIERRE est né à Éguzon (Indre) le 3 février 1862 et mort dans sa propriété, le château de Châron, commune de Maillet (Indre), proche de Neuville-Saint-Sépulchre, le 10 mars 1936<sup>5</sup>. Il est l'auteur de plusieurs travaux sur l'histoire et les écrivains de sa région: H. de Latouche et George Sand, Jules Sandeau, Maurice Rollinat.

Il convient donc de corriger les premières lignes de la page 124 des *Lettres à Charles Baudelaire* et de rendre hommage à l'érudit Joseph PIERRE.

CLAUDE PICHOS

Notes

1. Voir *LAB*, p. 125-129.
2. *LAB*, 131-133.
3. *CP1*, I, 423.
4. Sur les trois versions du poème de Deschamps et sur ses publications, voir *LAB*, 129-134.

5. Nous remercions Mme Nicole Patureau, directeur des services d'archives de l'Indre, d'avoir bien voulu nous donner ces indications précises.

## BAUDELAIRE ET WAGNER: UN THYRSE ABSENT

Au milieu de son essai sur Wagner, Baudelaire s'attarde sur une longue évocation de *Tannhäuser*, opéra qui, selon lui, «représente la lutte des deux principes qui ont choisi le cœur humain pour principal champ de bataille, c'est-à-dire de la chair avec l'esprit, de l'enfer avec le ciel, de Satan avec Dieu»<sup>1</sup>. Rien d'étonnant à cela, en apparence: le titre de l'essai, *Richard Wagner et «Tannhäuser» à Paris*, laisse prévoir l'intérêt particulier que Baudelaire portera à cet opéra, qui fait encore scandale à Paris au moment (mars 1861) où il rédige son texte; et l'on sait, par ailleurs, à quel point l'idée qu'il y a «dans tout homme, à toute heure, deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan» pénètre les coins les plus divers de l'œuvre baudelairienne<sup>2</sup>. Malgré tout ce qu'elle contient de familier et d'attendu, pourtant, cette évocation de *Tannhäuser* se termine d'une façon assez surprenante. Et la surprise tient non pas à ce que Baudelaire dit, mais à ce qu'il ne dit pas, car il passe entièrement sous silence une image, très claire dans le livret français qu'il avait entre les mains, celle du thyrsé<sup>3</sup>.

Cette omission semble résulter en partie du schéma double que Baudelaire veut imposer, d'abord à l'ouverture et ensuite à l'opéra en général. Comme l'indique la phrase citée ci-dessus, Baudelaire découvre dans *Tannhäuser* la représentation d'une alternance perpétuelle entre «deux principes» à jamais contraires, une confrontation entre deux forces mutuellement exclusives. Mais pour analyser l'œuvre selon cette conception bipolaire, Baudelaire doit s'écarter quelque peu d'une structure tripartite qui s'y trouve à plusieurs niveaux. Particulièrement évidente dans

l'ouverture, cette tripartition oblige Baudelaire à admettre que le duel wagnérien entre la chair et l'esprit n'est pas rigoureusement interminable et qu'il peut y avoir un vainqueur ultime. Baudelaire avoue, donc, que l'ouverture représente, en trois temps, l'esprit religieux qui se montre d'abord dans toute sa pureté, qui se trouve ensuite «noyé [...] par les concupiscences de la chair», mais qui parvient enfin à «rétablir l'ordre et reprendre l'ascendant» (794-795).

Si cette première rencontre entre le dualisme infini et la clôture tripartite se résout ainsi en faveur de celle-ci, il n'en va pas de même lors d'un second affrontement. Quand il en vient à esquisser l'intrigue de l'opéra, Baudelaire laisse subtilement entendre – surtout au «lecteur non prévenu» (805) à qui s'adresse son essai – qu'il s'agit d'une alternance hostile et non résolue entre l'esprit et la chair. À l'encontre de l'ouverture, l'opéra commence par représenter les «voluptés agonisantes» (795) auxquelles *Tannhäuser* se livre dans le royaume de Vénus. Baudelaire esquisse ensuite le retour du héros à «la vie véritable» et vertueuse (795), sa rechute subéquente dans le vice charnel, et sa tentative finale d'obtenir l'absolution du pape. Mais au lieu de suivre le livret de Wagner en insistant sur le succès inattendu de cette tentative, Baudelaire évite adroitement de résumer la conclusion de l'opéra. Après avoir raconté le refus provisoire du souverain pontife, il se contente de remarquer:

On comprend bien alors qu'un pareil malheur ne puisse être réparé que par un miracle, et on excuse l'infortuné chevalier de chercher encore le sentier mystérieux qui conduit à la grotte, pour retrouver au moins les grâces de l'enfer auprès de sa diabolique épouse. (797-798.)

En permettant à Baudelaire d'esquiver la question du destin du héros, cette remarque laisse supposer que *Tannhäuser* vacillera pendant toute l'éternité entre le remords pieux et «la joie dans la damnation» (797).

Or c'est précisément par cette esquivé que Baudelaire s'éloigne du thyrsé qui, dans le livret de Wagner, signale le salut définitif de Tannhäuser et la conclusion triomphale de l'opéra<sup>4</sup>. Au début du troisième acte, lorsqu'il raconte son pèlerinage à Rome, Tannhäuser se rappelle que le pape lui a refusé l'absolution en prononçant ces paroles apparemment funestes:

De même que cette crosse dans ma main ne se parera plus d'une fraîche verdure, ainsi jamais tu ne verras dans la fournaise infernale refléurir pour toi la délivrance. (*Quatre poèmes*, 166.)

Contre tout espoir, cependant, ce miracle s'opère exactement dans les termes indiqués par le pape. Au moment où Vénus veut entraîner Tannhäuser de nouveau vers sa grotte, une bande de pèlerins arrive pour annoncer que le bâton desséché, dans la main du prêtre, s'est paré d'une fraîche verdure. Ainsi, dans l'embrasement de l'enfer, doit refléurir pour le pécheur la délivrance! (*Quatre poèmes*, 171.)

Autrement dit, la transformation de cette crosse chrétienne en un thyrsé – un « bâton hiératique » autour duquel « se jouent et folâtrant des tiges et des fleurs »<sup>5</sup> – permet à Wagner de réconcilier le principe de la sainteté avec celui de la volupté et en même temps de mettre fin à l'alternance discordante qui structure *Tannhäuser*. Le thyrsé, ce symbole d'une dualité irréductible et parfaitement équilibrée, sert paradoxalement à enclore l'opéra dans la logique tripartite déjà à l'œuvre dans son ouverture.

Il est, bien entendu, impossible de savoir si Baudelaire a fermé les yeux sur ce thyrsé par fidélité à son interprétation dualiste de l'opéra ou même par simple mégarde. Cette cécité soudaine est d'autant plus inexplicable qu'il prétend avoir soigneusement étudié le *Lohengrin* et *Tannhäuser* de Liszt, livre où « les Nymphes, les Dryades, les Bacchantes agitant leurs tyrses [*sic*] » font explicitement partie des orges de Vénus<sup>6</sup>. Reste un autre texte, pourtant, qui est impliqué dans cette omission baudelairienne

du thyrsé: le programme pour l'ouverture de *Tannhäuser*, que Baudelaire a lu en 1860 à l'occasion d'une série de concerts présentés par Wagner à Paris. Souvent éclipsé par le célèbre programme pour le prélude de *Lohengrin*, c'est un texte relativement peu connu, mais il se rapporte d'une manière assez frappante à l'essai de Baudelaire. Dans ce programme, Wagner tente de lier la structure de l'ouverture à l'intrigue de l'opéra, mettant l'accent à la fois sur la tripartition de celle-là et sur la conclusion ambiguë de celle-ci. L'ouverture, selon Wagner, représente d'abord le chant pieux des pèlerins qui passent par le Venusberg au crépuscule<sup>7</sup>. Puis la nuit tombe, et Vénus paraît avec sa « troupe sauvage »: leur frénésie se prolonge jusqu'à ce que Vénus ait persuadé Tannhäuser de l'accompagner à sa grotte sous la montagne. À l'aube, enfin, la chanson des pèlerins revient chasser les derniers « mugissements » et délivrer le Venusberg de sa « malédiction païenne ». Ainsi, le programme suggère la possibilité que Tannhäuser ne participe pas à cette délivrance, restant plutôt dans les profondeurs avec sa maîtresse infernale. Et cette possibilité reparait dans le texte de Baudelaire au moment où il évoque la fin de l'opéra, de sorte que le thyrsé, qui symboliserait le salut ultime, lui devient invisible.

À sa manière, Baudelaire reste donc fidèle à *Tannhäuser*, même lorsqu'il semble s'en écarter. À force de contourner le thyrsé du livret, il va droit à l'équivoque suggestive du programme, équivoque qui s'accorde bien avec sa théorie d'une double postulation toujours en puissance chez l'être humain. De toute façon, quelle que soit la meilleure explication de l'absence du thyrsé dans son essai sur Wagner, Baudelaire trace une ligne compliquée autour du bâton wagnérien – et c'est une réussite suffisante, peut-être, pour celui qui admire dans le thyrsé non seulement la figure d'un dualisme foncier, mais aussi la métaphore d'un esprit « essentiellement digressif »<sup>8</sup>.



## Notes

1. Richard Wagner et «*Tannhäuser*» à Paris, in *OC*, II, 794. Tous les numéros de page indiqués dans mon texte feront référence à cette édition de l'essai.
2. *Mon cœur mis à nu*, in *OC*, I, 682.
3. Pour d'autres études du motif du thyrsé chez Baudelaire, voir surtout les articles de Marc Eigeldinger, «Le thyrsé et la poétique du poème en prose», dans *Mythologie et intertextualité* (Genève, Éditions Slatkine, 1987), 187-198, et «À propos de l'image du thyrsé», *Revue d'histoire littéraire de la France* (janvier-février 1975), 110-112. Voir aussi Georges Blin, *Le Salsisme de Baudelaire* (Paris, José Corti, 1948), 168; René Galand, *Baudelaire: poétique et poésie* (Paris, Nizet, 1969), 504-506; Barbara Johnson, *Défigurations du langage poétique* (Paris, Flammarion, 1979), 62-65; Robert Kopp, éd., *Petits poèmes en prose* (Paris, José Corti, 1969), 311-312; Melvin Zimmelman, «La genèse du symbole du thyrsé chez Baudelaire», *Biba*, II, n° 1 (31 août 1966), 8-11.
4. Je parle ici de la traduction française du livret par Challengel-Lacour, publiée quelques mois avant la représentation parisienne de *Tannhäuser* sous le titre *Quatre poèmes d'opéra traduits en prose française, précédés d'une lettre sur la musique* (Paris, A. Bourdilliat, 1861) [= *Quatre poèmes*].
5. *Le Spleen de Paris*, XXXII, in *OC*, I, 335-336.
6. Franz Liszt, *Lohengrin et Tannhäuser de Richard Wagner* (Leipzig, F. A. Brockhaus, 1851; réimpr. Paris, Adef-albatros, 1980), 162.
7. Pour ce résumé, je me réfère au programme des concerts wagnériens au Théâtre-Italien, le 25 janvier, les 2 et 8 février, 1860. Un exemplaire du programme se trouve à la Bibliothèque de l'Opéra à Paris, un autre au Centre W. T. Bandy d'Études Baudelairiennes. Il faut noter que Wagner a d'abord rédigé ce programme en allemand pour un concert à Zurich en 1852; la version originale était un peu plus longue que la traduction française, mais les différences entre les deux sont minimes.
8. *Un mangeur d'opium*, in *OC*, I, 444.

SERPENTS ET POISON:  
À PROPOS D'UNE CITATION D'ÉLIEN

La curieuse citation d'Élien dans *Mon cœur mis à nu* (XIV, 32) a été identifiée pour la première fois par Van Bever dans son édition des *Journaux intimes* publiée chez Crès en 1920. Le scoliaste, qui semble avoir été un helléniste très approximatif, à en juger par ses erreurs grossières de transcription, a sans doute trouvé cette référence en cherchant tout simplement le mot *pharmakotribès* dans le *Thesaurus lingue graecae* d'Étienne, édition revue et augmentée par Dindorf et Hase, volume 8, Paris, Firmin Didot, 1865. Mais où Baudelaire, lui, avait-il lu Élien?

Peut-être avait-il consulté ce qui semble avoir été la seule édition complète du *De natura animalium* au XIX<sup>e</sup> siècle, avec traduction latine en regard, celle de Hercher, publiée en 1858 chez Firmin Didot. Cette hypothèse n'est pas exclue totalement, même s'il est douteux que Baudelaire ait pu connaître, et se procurer, une édition savante, donc confidentielle et probablement coûteuse. Les dictionnaires grecs courants que Baudelaire pouvait consulter, comme celui de Planche, qui était un peu le Bailly de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, mentionnent Élien, mais sans donner de référence précise. Et la seule – nous verrons plus loin pourquoi – édition du *Thesaurus* que Baudelaire eût pu éventuellement consulter, celle qui, augmentée par Valpy, avait été publiée à Londres en 1825, donne à la colonne 9931, une référence erronée... D'ailleurs, le point d'interrogation qui accompagne la mention d'Élien dans *Mon cœur mis à nu* donne à penser que Baudelaire cite de mémoire.

Point n'était besoin alors d'être un brillant helléniste<sup>1</sup> pour connaître Élien: cet auteur, auquel un Cuvier, dans

le premier livre de l'*Histoire des poissons*, reconnaissait encore quelques mérites, était couramment employé dans les classes sous la monarchie de Juillet, pour ses vertus de «carrefour» – ou de «fourre-tout» – pluridisciplinaire. Il permettait d'associer à l'étude du grec celle de l'«histoire naturelle», et fournissait aussi aux maîtres un stock utile d'anecdotes, de leçons de morale et d'histoire. On le voit donc apparaître à plusieurs reprises dans les ouvrages scolaires<sup>2</sup>. Le passage en question, absent des *Extraits* publiés par Mottet en 1832, comme de ceux publiés par Leroy en 1845, ne se trouve, sauf erreur, que dans le manuel suivant: *Choix méthodique de l'Histoire naturelle des animaux d'Élien* / par A. Valatour, / professeur au Collège royal de Bourbon, / Paris, / Librairie classique de V<sup>o</sup>e Maire-Nyon, / Quai Conti, n° 13. / 1834. C'est sans doute là que Baudelaire a pu lire enfant, ou (re)lire adulte, à une date indéterminée, le passage qui nous occupe. On y trouve le texte à la page 81, sous un titre français bien fait, nous y reviendrons, pour retenir l'attention de Baudelaire: «Histoire tragique d'un salimbanque mordu par un reptile». Voici la traduction française de l'anecdote, dans ce qui semble avoir été un «livre du maître», publié, sous le même titre et chez le même éditeur, en 1835, p. 86:

Pompéius Rufus se trouvait agoranome, lors des Panathénées telles qu'on les célébrait sur la place de Rome. Or, un salimbanque qui donnait un spectacle de serpents nourris par lui, se voyant entouré d'une foule d'autres artistes du même genre, s'avisa d'approcher un aspic de son bras, pour prouver ainsi son habileté. L'aspic de lui mordre le bras, et le charlatan de sucer aussitôt le venin de la morsure. Mais ensuite il ne trouve plus, pour boire, l'eau qu'il tenait prête: le vase qui la contenait avait été renversé par embûches. En conséquence, n'ayant pu laver le venin et s'en délivrer, cet homme perdit la vie un ou deux jours après, je crois, et sans éprouver la moindre souffrance, parce que la gangrène ne se mit qu'insensiblement dans ses gencives et dans sa bouche.

La traduction adoptée pour *pharmakontribès*, «charlatans», est aussi celle que retenait l'édition Hercher, p. 166, avec le mot *circulator*, qui avait le même sens, et était synonyme de *praestigiator*<sup>3</sup>. Baudelaire s'est-il souvenu de cette histoire pour ces deux projets de nouvelles ou de poèmes en prose, notés, selon Cl. Pichois, vers 1859-1861: «L'homme au scorpion», «Supplice par la prestidigitation»<sup>4</sup>? Peut-on même conjecturer que deux éléments – le «salimbanque» (devenu «bouffon») qui meurt, et l'existence d'«embûches» ou d'une «conspiration» – ont fini par se retrouver, bien transformés, dans *Une mort héroïque*? Quoi qu'il en soit, ce faisceau d'indices suggérerait que Baudelaire a pu noter la citation d'Élien entre 1858 et 1861.

Mais quand il le cite à nouveau, et cette fois en traduction française, dans la *Lettre à Jules Janin*<sup>5</sup>, c'est en février 1865 (ce qui exclut qu'il ait pu consulter le *Thesaurus* de 1865, dont le volume 8 a été publié à une date indéterminée de 1865, mais en tout cas après le 16 mars 1865, date de l'avant-propos du premier volume). Et alors, Baudelaire donne sa traduction (tendancieuse), où «poison» remplace «médicament» ou «drogue». Il se souvient alors sans doute de ses méditations sur le *pharmakon népenhès* d'Homère<sup>6</sup>, dont nous avons la trace dans une lettre à Poulet-Malassis du 10 janvier 1860, et aussi dans une lettre à Calonne de la même époque, à propos des *Paradis artificiels*. Maintenant, c'est le poète qui usurpe le secret du breuvage magique, propre à dissiper la mélancolie et à provoquer l'oubli, qui dans Homère appartenait à Hélène, fille de Zeus, et la perspective est singulièrement assombrie. Mais le «charlatan» reparait dans la *Lettre à Jules Janin*, sous le nom de «psylle» (ces deux termes étant donnés pour synonymes par Littré, de même qu'en latin on donnait *praestigiator*). Ce «psylle» peut venir du *Voyage en Orient* de Nerval, comme l'indique Cl. Pichois<sup>7</sup>. Mais il peut aussi bien venir d'un auteur auquel Baudelaire

s'intéresse depuis longtemps, dont il semble avoir projeté de faire une traduction, dont il fait encore l'éloge dans une lettre à Sainte-Beuve du 15 janvier 1866, et qu'il évoque justement dans un autre passage de la [*Lettre à Jules Janin*]: Lucain<sup>8</sup>. Baudelaire connaissait certainement le passage de *La Pharsale* (IX, 891 à 937) consacré aux psylles. On glisserait alors du grec au latin, d'Élien (et peut-être d'Homère) à Lucain, et par le biais de ces jeux intertextuels, de l'anecdote, puis du récit potentiel ou du poème rêvé, à une définition de la condition et du métier poétiques – la poésie comme pratique à la fois secrète et foraine, le poète comme empoisonneur public, assumant ainsi, et intériorisant, dans l'affirmation ostentatoire de sa vocation criminelle à produire une «œuvre sans nom»<sup>9</sup>, l'incrimination publique qu'avait signifiée le procès des *Fleurs du Mal* –, mais aussi le poète comme «saltimbanque à jeun» dans *La Muse vénale*, puis «vieux saltimbanque» dans le poème en prose qui porte ce titre, enfin devenu «psylle», et trouvant là une autre de ses figures emblématiques, ou un exemple ultime de ses «répondants allégoriques», comme dirait peut-être Jean Starobinski.

Ajoutons pour conclure qu'il conviendrait de rapprocher tout cela de la thématique du projet [IV] de préface pour *Les Fleurs du Mal*, sans doute rédigé entre 1862 et 1865, où il est question du «charlatanisme», des «horreurs qui composent le sanctuaire de l'art», mais où aussi le *pharmakon* fait retour, sous la forme improbable d'une «liqueur inconnue sur la terre, et que la pharmacutique céleste elle-même ne pourrait pas m'offrir». Tels seraient les cheminements imprévus et subtils, les glissements sinueux – dirons-nous ophidiens? –, les «émergences-résurgences» d'une sin-gulière rêverie baudelairienne.

JACQUES DUPONT

Notes

1. On trouvera dans le *Baudelaire* de Cl. Pichois et de J. Ziegler (Julliard, 1987) le détail des succès divers de Baudelaire helléniste, entre 1832 et 1839: voir p. 84, 92, 94, 96, 97, 98, 103, 117.

2. Voir *Les Manuels scolaires en France de 1789 à nos jours*.

1. *Les manuels de grec*, Paris, INRRP / Publications de la Sorbonne, 1987.

3. Les dictionnaires récents (Magnien-Lacroix, Bailly, Liddell-Scott) traduisent ainsi *pharmakotribês*: «préparateur de drogues, préparateur de pharmacie, gargon de laboratoire», «*one who grinds drugs, or colours*». Le dictionnaire de Planche donnait en 1824: «qui broie, pile les drogues, parfumeur», et en 1838: «qui broie ou pile ou manipule des drogues».

4. *OC*, II, 607.

5. *OC*, II, 238.

6. *Odyssée*, IV, 238.

7. *OC*, II, 1191.

8. *OC*, I, XLIV, 368, 370, 1356; *OC*, II, 236.

9. Cf. Jérôme Thélot, «Une citation de Shakespeare dans *Les Bons Chiens*», *Baba*, XXIV, n° 2 (décembre 1989), 61-66. On notera que le poème en prose contient la description d'un tableau, «Intérieur d'un saltimbanque».

Baudelaire Charles Pierre

Né à Paris le 9 avril 1821

Entré à Louis-le-Grand le 1<sup>er</sup> mars 1836

Sorti le 21 avril 1839

## SUR LA SCOLARITÉ PARISIENNE DE BAUDELAIRE

1836

Seconde	Conduite	Travail
	B	a.B.

beaucoup de légèreté  
peu d'habitude des  
langues anciennes  
manque d'énergie  
pour corriger ses  
défauts

M. Durozoir		a.B.
-------------	--	------

avec beaucoup  
d'aptitude c'est  
le 2<sup>e</sup> de la  
classe  
il travaille  
mollement

1837

Classe de M. Chardin

Travail plus suivi dans le 2<sup>e</sup> trimestre - moins d'étourderie dans les devoirs. Progrès sensibles en vers. Le thème et la version laissent toujours beaucoup à désirer.

Lorsqu'il prépare en 1886 sa si remarquable «Étude biographique» qui précédera, l'année suivante, les *Œuvres posthumes* de Baudelaire, Eugène Crépet mène une sérieuse enquête. Il interroge les anciens amis du poète; il interroge des amis plus récents; il interroge Ancelle; il écrit à l'archiviste du Sénat, où, sous le premier Empire, François Baudelaire occupa un poste important de fonctionnaire; il s'adresse au proviseur du lycée Ampère de Lyon. Et au proviseur de Louis-le-Grand. Celui-ci fait envoyer les indications que nous transcrivons. Ce document appartient à Éric Dayre, avec qui nous publions le recueil des lettres adressées à Eugène Crépet en réponse à son enquête. Ce recueil paraît dans la série des publications du Centre.

Ces indications complètent ou rectifient en quelques points celles que nous donnions, Jean Ziegler et moi, dans notre biographie de Baudelaire (Julliard, 1987), aux pages 96 à 101 et 107, d'après un article de Gustave Dupont-Ferrier (*Journal des Débats*, 24 août 1917) et d'après un article de Léon Lemonnier recueilli dans ses *Enquêtes sur Baudelaire* (Crès, 1929).

Une ultime vérification sera nécessaire lorsque les archives du lycée Louis-le-Grand seront bien classées et facilement accessibles.

Cl. PICHOIS et J. ZIEGLER

1838

Notes de M. Desforges

Esprit fin, pas assez sérieux, ne réussit qu'en vers latins; n'a pas fait d'efforts pour réussir dans les autres facultés.

A de l'invention quand il veut, et de la finesse. N'a pas assez de gravité pour faire des études fortes et fructueuses.

1839

M. Chevalier (M<sup>es</sup> élémentaires)

Travail médiocre, élève faible.

M. de la Provostaye

Il ne travaille pas et cause en classe quand il croit n'être pas vu.

\*

## ERRATUM

*Le poème de Bathild Bouniol retrouvé par Graham Robb dans la Gazette de France du 15 février 1846 et qui avait valu à ce versificateur un éloge miingé de Baudelaire dans Le Corsaire-Satan du 3 février 1846 contient un vers faux. Nous prions l'inventeur de nous en excuser. Page 51 du Buba, XXIV, n° 2 (décembre 1989), lire: «Le secret murmurant des plus chères pensées» (et non «...de ses plus chères pensées»).*

Les Publications du Centre W. T. Bandy d'Études Baudelairiennes

Vient de paraître, n° 5:

LA JEUNESSE DE BAUDELAIRE  
VUE PAR SES AMIS

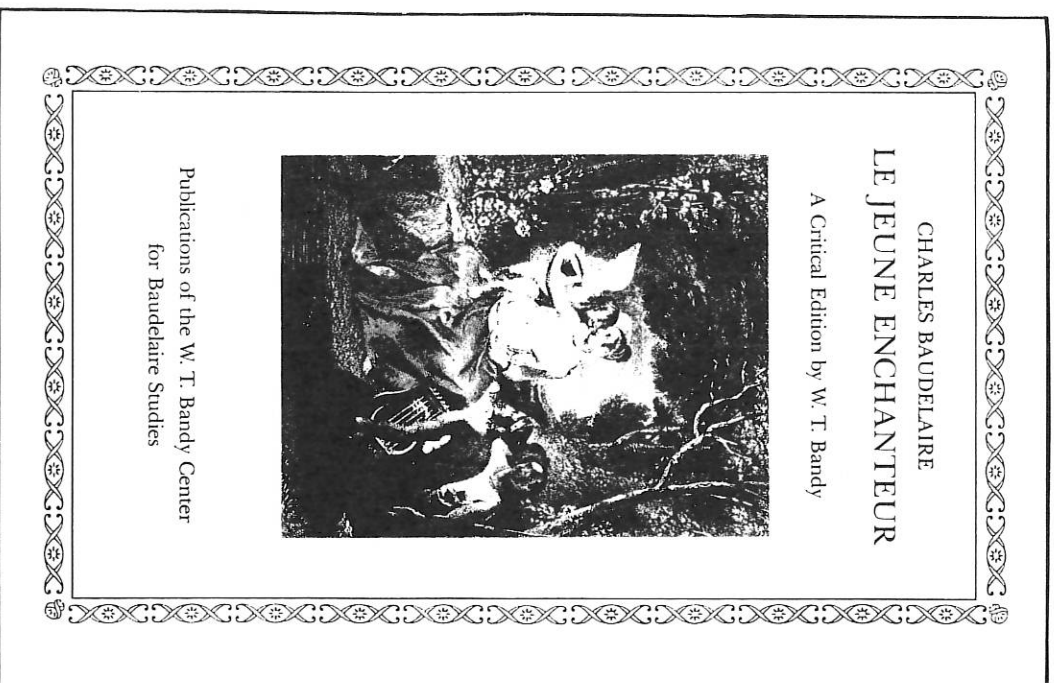
LETTRÉS À EUGÈNE CRÉPÉT  
TEXTES RETROUVÉS PAR ERIC DAYRE  
ET PUBLIÉS PAR CLAUDE PICHOLS



W. T. BANDY CENTER FOR BAUDELAIRE STUDIES  
VANDERBILT UNIVERSITY

*La Jeunesse de Baudelaire vue par ses amis: Buisson, Chennevières, Le Yavasseur, Prarond et autres témoins. Lettres à Eugène Crépét. Textes retrouvés par Éric Dayre et publiés par Claude Pichols. Illustrations. 147 p. \$15.00*

Récemment paru, n° 4:



Charles Baudelaire, *Le Jeune Enchanteur: A Critical Edition*. Texte de Baudelaire présenté avec, en regard, *The Young Enchanteur* de George Croly et notes en anglais de W. T. Bandy. 105 p. \$15.00

Nous signalons à nos lecteurs que sont disponibles:

1. *Index des rimes des «Fleurs du Mal»* par W. T. Bandy, 1972. 45 p. \$2.00
2. Charles ASSELINEAU, *Salon de 1845*, présenté par Jean Ziegler, 1976. 29 p. \$3.00
3. Auguste VITTEU [?], *Le Corsaire-Satan en Silhouette: le milieu journalistique de la jeunesse de Baudelaire*, présenté par Graham Robb, 1985. 123 p. \$8.00
4. *Le Jeune Enchanteur*, édition critique, avec notes en anglais, présentée par W. T. Bandy, 1990. 105 p. \$15.00

ET NOUS ANNONÇONS:

5. *La Jeunesse de Baudelaire vue par ses amis: Buisson, Chemenières, Le Vasseur, Prarond et autres témoins. Lettres à Eugène Crépet*. Textes retrouvés par Éric Dayre et publiés par Claude Pichois. 147 p. \$15.00

Toute commande doit être adressée aux

BAUDELAIRE CENTER PUBLICATIONS  
W. T. Bandy Center for Baudelaire Studies  
Vanderbilt University  
P. O. Box 1514, Station B  
Nashville, Tennessee 37235 U.S.A.

Les Publications du Centre W. T. Bandy d'Études Baudelairiennes

### BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez me faire parvenir:

\_\_\_\_\_ exemplaire(s) de *l'Index des rimes* à \$2.00 chacun.

\_\_\_\_\_ exemplaire(s) du *Salon de 1845* à \$3.00 chacun.

\_\_\_\_\_ exemplaire(s) du *Corsaire-Satan en Silhouette* à \$8.00  
chacun.

\_\_\_\_\_ exemplaire(s) du *Jeune Enchanneur: A Critical  
Edition* à \$15.00 chacun.

\_\_\_\_\_ exemplaire(s) de *La Jeunesse de Baudelaire vue par  
ses amis* à \$15.00 chacun.

J'inclus, pour les frais d'envoi, \$1.00 par exemplaire commandé  
(Amérique du Nord): \$2.00 (autres pays).

nom \_\_\_\_\_

adresse \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

pays \_\_\_\_\_

Le montant de cette commande doit être adressé, soit par chèque  
bancaire, soit par mandat aux

**BAUDELAIRE CENTER PUBLICATIONS**  
Vanderbilt University  
P. O. Box 1514, Station B  
Nashville, TN 37235 U.S.A.

### LE CENTRE W. T. BANDY D'ÉTUDES BAUDELAIRIENNES

Le Centre, fondé à l'Université Vanderbilt en septembre 1968, est le seul de cette nature qui existe actuellement.

Bien qu'il possède quelques autographes et d'autres reliques, ce n'est pas un musée, mais une bibliothèque de recherches où ceux qui s'intéressent à la vie de Baudelaire et à l'interprétation de son œuvre comme à son influence ont chance de trouver, classés et répertoriés, les éléments dont ils ont besoin, à portée de leur main.

Le Centre possède d'importantes collections:

1. toutes les œuvres originales de Baudelaire;
2. les périodiques dans lesquels ont été publiés les pré-  
originales;
3. les réimpressions des œuvres;
4. toutes les éditions des œuvres complètes;
5. pratiquement, tous les livres publiés sur Baudelaire;
6. plusieurs milliers de volumes contenant des chapitres  
entiers ou des passages consacrés à Baudelaire;
7. dans des dossiers, plusieurs milliers d'articles et de  
coupures relatifs à Baudelaire;
8. plusieurs centaines de traductions des œuvres de  
Baudelaire dans toutes les langues.

Le cerveau du Centre est une bibliographie exhaustive des œuvres de Baudelaire comme des études écrites sur lui: quelque 60.000 fiches et références informatisées. Grâce à une subvention du National Endowment for the Humanities, les livres et périodiques ont été classés selon le système de la Library of Congress. Un ordinateur est à la disposition des visiteurs du Centre.

Le BULLETIN BAUDELAIRIEN, publié par le Centre, a été fondé en 1965. Les articles doivent être écrits en français.